



HAL
open science

Une reconstruction identitaire de survie de sans domicile fixe, aux interstices de l'espace social

Lionel Saporiti

► **To cite this version:**

Lionel Saporiti. Une reconstruction identitaire de survie de sans domicile fixe, aux interstices de l'espace social. *Frontières identitaires et Représentations de l'altérité*, Jan 2012, Paris, France. pp.1/8. halshs-00750836

HAL Id: halshs-00750836

<https://shs.hal.science/halshs-00750836>

Submitted on 12 Nov 2012

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

UNE RECONSTRUCTION IDENTITAIRE DE SURVIE DE SANS DOMICILE FIXE, AUX INTERSTICES DE L'ESPACE SOCIAL

Lionel SAPORITI

Résumé

Qu'entendons-nous aujourd'hui par le mot « frontières » ? D'un point de vue géopolitique tout d'abord, celles-ci délimitent des territoires, tracent une cartographie des cultures, des droits, ou encore des populations. D'un point de vue spatial ensuite, elles rendent possible l'existence d'un « dedans » et d'un « dehors », ce qui est, dans et hors d'un espace clos car justement délimité par elles. Cette distribution de l'espace qui reste la plupart du temps le résultat d'anciens voire de récents conflits de peuples, donne naissance à l'étranger, celui qui vient de l'extérieur, qui n'appartient pas au même territoire. Mais qu'en est-il des frontières plus symboliques, celles qui ne se marquent pas par le sol ?

Cette question met en exergue l'existence, au sein d'une même société, d'un type de frontières où l'étranger n'est plus celui venant d'un autre territoire, mais plutôt cet individu qui, pourtant issu du même sol, parlant la même langue et souvent façonné par la même culture, constitue la figure de l'étranger dans le sens où Georg Simmel l'entend, c'est-à-dire élaborée comme symbole des rapports sociaux. Cette représentation de l'altérité est le produit de frontières symboliques elles-mêmes fondées sur des schèmes de pensées découpant le social en termes de classes, de statuts ou encore de positions et dont l'ensemble se meut par des conflits plus ou moins observables. Les sans domicile fixe sont, entre autres, le résultat de ces schèmes de perception. Ils occupent la catégorie des « exclus », ceux, qui par leurs manques ne peuvent participer à la société. Ils symbolisent cet *autre* né de frontières matérielles et culturelles, vivant *dehors* et en *dehors* de la société. De fait cette identité sociale, engendrée par une manière particulière d'occuper l'espace, implique d'analyser de plus près cette dialectique entre phénomène d'« exclusion » et rapport identitaire, en lien avec l'élaboration de frontières symboliques.

Mots-clés

Exclusion ; sans domicile fixe ; reconstruction identitaire ; résistance ; logiques d'action ; frontières symboliques ; identité pour *soi* ; altérité

Biographie

Lionel Saporiti est doctorant en sociologie au Laboratoire « *Cultures et sociétés en Europe* » (CNRS - UMR 7236), Université de Strasbourg, France.

Adresse Postale : 15 rue de l'Oberharth, 68000 Colmar, France

Courriel : liosap@hotmail.fr

Introduction

Comme le déclare Abdellatif Chaouite citant Georg Simmel, le rapport à l'altérité dégage une ambiguïté certaine, par le fait qu'il comporte une « *dimension de distance et une dimension de proximité* » (1997 : 2). L'*autre* cet étranger, a ceci de particulier qu'étant différent de par sa provenance, sa langue ou encore sa culture, n'est pas moins semblable puisque Homme avant tout.

Les représentations de l'altérité, outre celles fondées sur des différences culturelles, peuvent également se constituer à partir de frontières plus symboliques au sein d'une même société, et ce, en fonction des places qu'occupent les individus à l'intérieur de celle-ci. Et c'est ici justement que cet effet de proche et de lointain dans la relation à l'*autre*, s'exprime de manière exacerbée lorsqu'on choisit d'analyser les conditions d'existence de personnes sans domicile fixe partageant le même espace social que les *autres*. Plus particulièrement cette représentation de l'altérité attachée aux sans domicile fixe questionne le paradigme de l'« exclusion » comme concept chargé de définir, à partir de frontières symboliques, une situation par rapport à un « *tout* » (Mauss, 1950). Mais comment un élément du « *tout* » peut-il devenir extérieur à ce dernier ? En d'autres termes, comment des individus peuvent-ils être étrangers car hors de frontières, tout en composant ce « *tout* » que l'on nomme social ?

Nous tenterons dans cette contribution d'apporter des éclairages sur cette question au travers de constatations de terrain s'appuyant sur des enquêtes faites auprès de sans domicile fixe, en mettant en lumière les processus identitaires en jeu pour ces individus, en lien avec ce phénomène de distanciation.

L'antinomie du symbole « exclusion »

D'un point de vue de la méthode nous souhaitons ici aborder des situations sociales nées de l'élaboration d'un type de frontières bien spécifiques, puisque symboliques et mettant en jeu des personnes sans domicile fixe perçues comme « exclues » de ce « *tout* », ou encore pour reprendre cette rhétorique du territoire, étrangers

au social. Ce symbolisme des frontières nous ne l'entendons pas comme celui émanant d'une différence de langue, ou encore d'un écart dans les pratiques culturelles entre individus d'une même société. Nous l'analysons davantage comme un effet de distanciation créé, se basant sur l'élaboration de schèmes de pensées traçant une ligne imaginaire entre des personnes occupant pourtant le même espace social.

Dans son ouvrage *Sociologie et anthropologie*, Marcel Mauss donne une définition de la vie sociale comme celle d'un « *monde de rapports symboliques* » (1950) où les hommes d'une même société s'unissent autour de représentations collectives, de croyances ou encore de pratiques communes : c'est ce qui leur permet d'entrer en relation, de créer du sens et de faire société par un processus continu d'interactions et d'interrelations.

Nous voyons à travers ce processus qu'être étranger ou « exclu » par rapport à un groupe, n'est que le résultat d'une façon d'être dans un système établi. En aucun cas ces qualificatifs émanent, d'un point de vue ontologique, d'une caractéristique propre à l'individu. La figure de l'« exclusion » et donc d'étranger que semble incarner les sans domicile fixe traduit une aporie certaine en tant que phénomène sociologique à expliquer. Car si tel était le cas, nous serions libres de penser que ce qui unit les individus, le symbole, créé *a contrario* de la désunion entre ces derniers. En effet, le symbole de l'« exclusion » n'existe pas ; on ne peut unir un « *tout* » en enlevant une de ses parties.

Néanmoins, il est des manières de voir le social et les rapports qui y sont rattachés, par la segmentation des individus en classes ou en catégories, déterminant de fait des positions dans une hiérarchisation déterminée par l'occupation dans l'espace social. Les pensées collectives issues de ce principe de découpage du réel et de l'espace où les individus sont assignés et impliqués dans des « *catégories de situation* » (Bertaux, 2010), naissent par un procédé performatif qui crée et entérine des positions d'extériorité par rapport à un centre normatif. Les catégories d'« exclusion » sont le produit de schèmes de pensées ethnocentriques se formant et s'appuyant sur des pensées collectives. Par ce processus de perception, des frontières symboliques s'édifient entre des individus d'une

même société, séparés pourtant par des écarts différentiels en termes de possession de biens, de statuts professionnels ou de domiciles.

De tous ces ensembles populationnels visés (chômeurs, personnes percevant les minimas sociaux, travailleurs pauvres...), l'« exclusion » atteint sans doute son paroxysme à travers l'image des sans domicile fixe. Ils figurent cette marginalité extrême caractérisée par des manques et dont la situation spatio-sociale, résultante de ces privations, justifie et renforce ces frontières symboliques : ils sont sans abri, souvent sans ressources, sans attache, vivant *dans* la rue et *en dehors* de la société. Ils ne font plus corps avec ce « tout », ne participent plus à l'élaboration de la vie sociale et de ses rapports symboliques. Ils représentent « *celui qui habite un autre territoire, le voisin ennemi. (...)* » (Mauss, 1950 : 23), hors d'un système élaboré et délimité par des frontières symboliques, elles-mêmes issues de pensées collectives.

Par conséquent et pour reprendre la terminologie de Georg Simmel, la figure de l'étranger s'incarne également dans celle de l'« exclusion » puisqu'il existe des frontières porteuses de sens qui séparent les individus d'un même espace social et créent une position d'extériorité par rapport à cet espace.

Se défaire des pensées collectives afin de contourner les frontières

Cette problématique de distance posée enjoint le chercheur à tout un travail d'analyse de sa position, car il n'est pas du doute certifié en effet que celle-ci, face à l'« objet » d'étude observé, le protège de l'illusion de ces frontières symboliques. Le souci d'une condition ethnographique comme l'avait souligné Lévi-Strauss dans un de ses ouvrages, « *Tristes tropiques* » (1955), concerne ainsi tout terrain de recherche se réalisant dans le lieu de l'*autre*, c'est-à-dire en dehors de l'univers institutionnel et de ses contraintes (Goffman, 1979). Parce que comme tous, le sociologue appartient à ce « tout » et n'est donc pas de fait, exempt d'être sous l'emprise des mêmes pensées collectives qui façonnent ces frontières entre « nous » (Elias, 1983) et les sans domicile fixe.

Si l'objectivité optimale de la position du scientifique sur le terrain reste une finalité toujours hypothétique à atteindre, en être conscient est sans doute déjà pour le chercheur, une part du chemin accompli vers cette « *neutralité axiologique* » (Weber, 1919) où tous affects partisans dans l'analyse *in situ* devraient être dépassés ou du moins mis de côté. Le sociologue est en effet et épistémologiquement parlant, partie prenante au « *fait social total* » (Mauss, 1950) comme l'affirme Lévi-Strauss posant le principe que « *dans une science où l'observateur est de même nature que son objet, l'observateur est lui-même une partie de son observation* » (Mauss, 1950 : 27).

L'enquête en terrain inconnu que caractérise la rue tient toute sa spécificité du fait qu'elle se réalise sur le lieu de l'*autre*, dans un espace symboliquement chargé de sens qu'il s'agit pour le sociologue d'intégrer dans sa posture et sa vision du réel. Elle encourage d'un point de vue simmelien le dépassement d'une distance objective créée par l'écart de situations (celle de la personne à la rue et celle du chercheur), par la création d'un *pont* et d'une *porte* vers autrui en s'efforçant comme le dit Marcel Mauss, de recomposer le « tout », c'est-à-dire de considérer les sans domicile fixe comme une partie en lien avec ce « tout », qu'il faudra étudier. Notre recherche sociologique amène par ce biais à questionner la position d'« exclusion » des sans domicile fixe, téléologiquement construite à l'aide de délimitations arbitraires pour la cohérence d'un « tout » exprimé en systèmes.

Ce travail de recherche auprès de ce type de population souhaite par conséquent contribuer à repositionner ce regard, par la mise en perspectives de frontières qui, parce qu'elles sont symboliques, peuvent être contournées voire dépassées, pour ne considérer que l'unité, ce « tout » social composé de disparités. Il nous semble en effet que la problématique (au sens scientifique du terme) des sans domicile fixe ne peut se comprendre en termes de cohésion sociale et à l'aide d'une analyse des facteurs poussant à une désunion entre individus, par une mise à l'écart du groupe.

D'un point de vue méthodologique, les investigations de terrain auprès de sans abri de la sociologue Claudia M. Girola, nous renseignent

assez bien sur la démarche scientifique dans laquelle nous inscrire. Il s'agit en effet d'installer un climat de confiance entre les deux protagonistes de l'enquête par le biais d'« *identités négociées* » (Girola, 1996) afin que la relation puisse s'établir à travers un travail de réflexivité tant pour le sociologue que pour la personne questionnée. Une négociation des identités se faisant pour l'enquêteur, dans la rue, en se présentant et en présentant l'objet d'étude et ses finalités souhaitées. Cette posture pose les lignes directrices de la rencontre dans la manière qu'elle a de percevoir l'*autre* en tant que sujet de son existence, dans son lieu, et donc en capacité de retranscrire son expérience individuelle propre à ce lieu et d'y attribuer du sens. Nous partons ainsi d'un principe épistémologique où il s'agira de prendre en considération à travers des récits de vie récoltés sur le terrain, la parole de l'interviewé et de l'analyser dans tout son aspect tri-dimensionnel faisant « *coïncider la dimension proprement sociologique avec ses multiples aspects synchroniques ; la dimension historique, ou diachronique ; et enfin la dimension psychologique* » (Lévi-Strauss, 1950 : 25) et en lien avec le terrain.

Par conséquent, la problématique de la validité des histoires de vie récoltées *in situ* dépasse « *l'illusion biographique* » où l'interviewé se fait « *l'idéologue de sa propre vie en sélectionnant, en fonction d'une intention globale, certains événements significatifs et en établissant entre eux des connexions propres à leur donner cohérence, comme celles qu'implique leur institution en tant que causes ou, plus souvent, en tant que fins, trouve la complicité naturelle du biographe que tout, à commencer par ses dispositions de professionnel de l'interprétation, porte à accepter cette création artificielle de sens* » (Bourdieu, 1986 : 69).

Ici, le discours de l'intéressé est exploité dans sa dimension à la fois synchronique et diachronique étayée par des observations, où l'explicitation du quotidien souvent en lien avec des savoirs faire du passé, permet de déceler des logiques d'actions tournées vers une survie aussi bien psychique que physique pour ces individus. Traverser les frontières symboliques créées par des écarts en terme de possessions, cela reviendrait à ne pas tomber dans une illusion qui dans la rue n'est plus biographique, mais bel et bien topographique si nous envisageons la place

des sans domicile fixe dans l'espace social. Être *dehors*, dans le dénuement le plus total ne signifie pas être sans capacité à pouvoir prendre conscience de sa situation et à pouvoir l'explicitier.

Une place est ainsi faite pour la parole d'autrui, dans un espace-temps qui permet de reconnaître l'individu en *dehors* de son identité sociale d'« exclu » qu'elle porte en lien avec sa situation spatio-sociale : la démarche devient ainsi un procédé heuristique basé sur l'échange amenant à une coproduction de savoirs. Par la même occasion, ce dernier élément donne également la possibilité au chercheur d'atténuer les rapports asymétriques souvent inhérents à un type de recherches sociologiques, celles se réalisant auprès de personnes « *disqualifiées* » socialement, positionnées de l'autre côté d'une frontière établie. Les rencontres dans la rue enjoignent ainsi les protagonistes à un véritable travail de réflexivité sur leurs situations, une « *anthropologie réflexive* », comme le déclarerait Claudia M. Girola (1996), où l'immersion dans le lieu de l'*autre* est source de repositionnement épistémologique pour le sociologue, et vecteur de reconnaissance pour les sans domicile fixe.

Des rapports sociaux dégageant toute une symbolique de résistance

Nos précédents travaux ont mis en perspectives les liens atypiques que développent les sans domicile fixe dans l'espace social, en se focalisant en partie sur ceux construits avec les institutions (centres d'hébergement, administrations de l'action sociale ou autres dispositifs de soins). Une posture dans le social qui relève du concept de « *désaffiliation* » de Robert Castel (1995) et qui définit des liens caractéristiques, aux interstices de l'institution : ni totalement en dehors, ni totalement à l'intérieur.

Cette idée de liens atypiques s'entend comme des « *liens sociaux neutres* », qui permettent aux individus de « *s'exprimer et d'atteindre les buts qu'ils se sont fixés, liens instrumentalisés par la finalité que poursuit l'individu stratège (...)* » (Bouvier, 2005 : 35). C'est dans ce sens que l'on peut envisager les liens singuliers que développent les sans domicile fixe avec les institutions ; comme une forme de retrait dégageant toute une symbolique de résistance, où

la « *désaffiliation* » ne se perçoit plus uniquement comme une désagrégation de l'individu aux cercles lui prodiguant protections et socialisations. Ces liens atypiques sont les conséquences de nombreuses expériences subjectives douloureuses, venant nourrir un sentiment de désaffection et de défiance envers l'ensemble du corps institutionnel. Une singularité des liens à la base de véritables logiques d'action axées sur le détournement des dispositifs d'aides en cas de nécessités extrêmes (grand froid, perte d'autonomie du corps liée à un problème de santé) et expliquant cette volonté de résister, pour échapper à l'emprise institutionnelle et à ses effets de dominations objectives (Goffman, 1979).

Il est donc intéressant de noter que de ces rapports naît une posture –ni à l'extérieur, ni complètement à l'intérieur– qui participe d'un repositionnement social atypique et symbolique qui se matérialise par une « territorialité », un espace liminal avec ses formes de sociabilités. Se dégage alors de ses premières analyses, l'idée d'une position inédite pour ces individus, aux interstices de l'espace social lui-même marqué par des frontières symboliques. Une position à l'intersection de mondes sociaux qui nous englobent tels que ceux régis par les institutions ou encore le travail.

Nous pensons que le vécu de situations d'inégalités sociales avec ses effets de dominations objectives rendu possible grâce à un travail de réflexivité est, chez les sans domicile fixe, à la base d'un mouvement de résistance face à l'« *effet d'assignation statuaire* » (Bourdieu, 1979) qu'implique leur situation spatio-sociale et l'expérience d'une « *catégorie de situation* ». Selon J-M De Queiroz, « *L'identité sociale est intrinsèquement liée à une succession de déplacements dans l'espace des positions sociales* », (1996 : 297) et par voie de conséquence, pour l'individu qui a franchi ces frontières symboliques, sa conscience du regard extérieur porté sur sa situation est une des premières étapes de son « *itinéraire moral* » (Goffman, 1975) se manifestant par l'intériorisation du sentiment d'« exclu ».

En proximité avec l'enquête sur son terrain, nous, chercheurs participons à contourner cet état d'« exclusion » par le biais d'un savoir qui devient, pour reprendre les termes de Pierre

Bourdieu, engagé par le travail de coproduction et de reconnaissance sociale qu'il dégage. Ces observations, nous continuons à les faire depuis quelques années au contact de la rue, parmi des sans domicile fixe, et nous pensons que celles-ci ont pu naître qu'à partir de cette méthodologie de terrain en interactions constantes avec les intéressés. Une fois la confiance établie, nous avons pu découvrir au travers de l'élaboration de leurs parcours de vie et du contenu de leur histoire, cette forme de résistance qui les raccroche à ce « *tout* », nous donnant la possibilité de penser celle-ci comme consubstantielle d'une forme de lien.

L'appartenance au lieu comme principe de survie dans le « dire » et l'« être »

Outre le fait que cette résistance se fonde sur une certaine forme de « *désaffiliation* » qui caractérise une part des liens atypiques que les sans domicile fixe instaurent avec une partie du corps social, cette résistance se précise encore avec cette négation de l'image du clochard recueillie dans la plupart des discours sur notre précédent terrain et qui reste toujours d'actualité dans nos travaux actuels. Nombre de paroles et de témoignages récoltés lors de récits de vie ou entretiens menés auprès de sans domicile fixe, ont fait et continuent de faire état d'une volonté exacerbée de contourner ce stigmate du personnage de clochard. Conscients des représentations négatives que ce personnage véhicule aux yeux de l'opinion publique, ces individus souhaitent être perçus différemment, et luttent pour, ce que Claudia Girola (2011) nomme, la « *reconnaissance de leur identité positive* », au regard de leur situation. L'idée de revendication individuelle d'une reconnaissance citoyenne dans leur parole est par conséquent à prendre en compte ici. Elle amène à reconsidérer l'altérité perceptive issue de leur situation spatio-sociale, réveillant mécaniquement dans les consciences l'icône d'une déchéance tridimensionnelle aussi bien physique, psychique que sociale. C'est à travers ce détournement des représentations que les sans domicile fixe tentent ainsi et par le biais de leurs discours, de résister au stigmate et de changer les perceptions sur cet *autre* qu'ils incarnent.

Cette résistance face au stigmate du clochard participerait d'une reconstruction identitaire donnant la possibilité de se redéfinir aux yeux d'autrui. Un processus qui pour autant ne se résume pas à une présentation de soi tronquée et élaborée pour une création artificielle de sens pour reprendre les termes de Pierre Bourdieu au sujet de l'illusion biographique. Cette reconstruction identitaire viendrait davantage faire écho à cette identité « *pour soi* » dans le sens où le sociologue Erving Goffman l'entend, c'est-à-dire comme « *avant tout une réalité subjective, réflexive, nécessairement ressentie par l'individu en cause.* » (1975 : 127), épurée des divers « rôles » (Le Breton, 2008) en action dans la rue se faisant en fonction de l'environnement social, de ses circonstances et des « *ressources subjectives* » (Delcroix, 2007) de chacun.

Nos investigations dans la rue ont effectivement permis de mettre en perspectives toute une palette de « rôles » mise en scène par certains individus, en cohérence avec le présent s'appuyant souvent sur des savoir-faire acquis dans le passé, véritables « *ressources subjectives* » comme celles usitées pour une rationalisation de l'aumône à travers une réactivation d'anciennes compétences professionnelles afin de lutter contre les apparences, ou encore celles utilisés pour le maintien du statut de chef de famille et/ou du « rôle » de père, et ce, malgré les conditions d'existence très précaires.

Ce principe de « *maintien de soi* », pour reprendre les termes de Pascale Pichon (1996), cache en son sein cette identité « *pour soi* » qui permettrait aux sans domicile fixe de rester eux-mêmes, malgré tout, et de se rattacher à certains traits du passé par la préservation de cet « espace intérieur » à soi, où se retrancher pour ne pas être essentialisés par le produit des représentations collectives et toujours rester soi-même. Elle est un second souffle dans cette existence de l'extrême, jalonnée d'incertitudes.

Plus précisément, cette identité vient signifier cette distance aux « rôles » qui « *introduit une figure de style octroyant à l'acteur un supplément de présence le distinguant (...)* » (Le Breton, 2008 : 110) de son statut d'« exclu ». Une distance qui devient visible sur le terrain pour le sociologue et par le biais d'une analyse des récits de vie construits dans la durée où l'analogie avec des éléments du passé, utilisés et transformés

dans le présent, et le réel viennent indiquer cette « *signature personnelle* » (Le Breton, 2008), cette identité « *pour soi* » appuyant l'idée d'une reconstruction identitaire de survie.

Car par essence même, cette identité négative et de privations les sans domicile fixe la portent d'office et ontologiquement par la désignation générale de « SDF » qui leur est administrativement et socialement attribuée. Plus particulièrement, leur identité sociale est constitutive du fait justement qu'ils n'aient pas de « *propre* » (De Certeau, 1990) puisque sans domicile fixe et donc sans territoire assignable et identificateur. Il n'est en effet « *personne qui ne soit caractérisée par le lieu où il est situé de manière plus ou moins permanente (...)* » (Bourdieu, 1997 : 162). Néanmoins, « *Être sans feu ni lieu ou sans domicile fixe, c'est être dépourvu d'existence sociale* » (*Ibid.*), ou plutôt pourvu d'une existence vouée à la misère et rendue sociale de par sa surexposition historique et médiatique.

Ainsi ce discours sur soi émis par les sans domicile fixe vient révéler un processus de subjectivation double. Il exprime ce sentiment de faire partie de ce « *tout* », et d'y avoir une place et non plus une fonction sociale comme celle de « *témoins dociles* » (Mauss, 1950) dont parlait Lévi Strauss, qui nous donne la possibilité à nous, de nous sentir « inclus ». Et c'est cette place dans ce « *tout* », aussi bien symbolique que physique, qui permettrait cette recomposition identitaire, où l'individu, par un sentiment d'appartenance, s'identifie à un espace par son appropriation (abri de fortune, squat, parcelle de rue ou parking pour faire la manche), en y développant des « rôles » sociaux réveillant souvent des compétences acquises par le passé.

C'est en effet « *l'espace qui m'appartient et auquel j'appartiens à mon tour. Le processus d'identification passe par l'intériorisation de ce rapport d'appartenance* » (Belhedi Amor, 2006 : 311) : cette intériorisation de ce rapport d'appartenance est un signe de survie à la fois psychique et physique pour les sans domicile fixe, si l'on en croit la manière dont certains revendiquent leur territoire, au vue des nombreux témoignages faisant état de ce fait. Et c'est cette appropriation d'un ou de plusieurs espaces qui permet aux sans domicile fixe ce repositionnement de soi face à leur nouvel environnement,

« tant il est vrai que les images habituelles du monde extérieur sont inséparables de notre Moi » (Halbwachs, 1997 ; in Rouay-Lambert : 165).

Une résistance dans les paroles et dans les actes s’observerait ainsi chez les sans domicile fixe, dans une relation complexe entre un discours destiné à modifier l’altérité perceptive que peut dégager leur condition, et un sentiment d’appartenance à la rue que ce même discours, en contrepartie, viendrait conforter. Une reconstruction identitaire de survie étayée par divers « rôles » prendrait ainsi forme, gage d’ancrage dans une société de plus en plus caractérisée par la mobilité des espaces sociaux et des frontières symboliques inhérentes à cette mobilité.

Nous venons de le voir, les frontières ne sont pas uniquement le produit de délimitations territoriales incluant des individus, des cultures et des pratiques, elles sont également le résultat d’un imaginaire collectif qui se retranscrit à travers des pensées du même nom, impalpables, insaisissables et de fait terriblement efficaces, puisqu’elles paraissent comme *allant de soi*, inscrites dans l’inconscient collectif.

Analyser les conditions d’existence des sans domicile fixe pousse le chercheur à se défaire tant que possible des pensées de ce « tout » dont il fait partie intégrante, pour tout d’abord montrer les mécanismes sociaux qui fabriquent de l’« exclusion », et ainsi mettre en perspectives, dans un second temps, les frontières factices sur lesquelles cette notion repose.

La figure de l’étranger que représentent les sans domicile fixe est ainsi tout aussi illusoire que les frontières qui l’ont fait naître. Les sans domicile fixe *sont* dans la société, mais dans une position interstitielle de résistance. Ils symbolisent et matérialisent cette occupation de l’espace liminal qu’est la rue et dont l’identification à cet espace agit comme principe de survie à la fois psychique et physique. Par le biais de logiques d’actions menées au quotidien dans leur environnement et s’appuyant sur des « rôles », cette existence de rue prend une tournure significative par « une manière d’utiliser des systèmes imposés (qui) constitue la résistance à la loi historique d’un état de fait et à ses légitimations dogmatiques » (De Certeau, 1990 : 35).

Bibliographie

- Belhedi Amor (2006). Territoires, appartenance et identification. Quelques réflexions à partir du cas tunisien. *L’espace géographique*. Tome 35.
- Bertaux Daniel (2010). *L’enquête et ses méthodes. Le récit de vie*. Troisième édition. Armand Colin. Paris.
- Bouvier Pierre (2005). *Le lien social*. Éditions Gallimard. Paris.
- Bourdieu Pierre (1997). *Les méditations Pascaliennes*. Seuil, Paris.
- Bourdieu Pierre (1986). *L’illusion biographique. Actes de recherche en sciences sociales*. Volume 62-63. Paris.
- Castel Robert (1995). *Les métamorphoses de la question sociale, chronique du salariat*. Éditions Gallimard. Paris.
- Delcroix Catherine (2007). *Ressources subjectives et construction d’un capital d’expérience biographique : l’exemple des médiatrices socio-culturelles*, in Claudine Dardy et Cédric Frégné, *L’Harmattan*, coll. 3 logiques sociales ». Paris.
- De Certeau Michel (1990). *L’invention du quotidien, 1. Arts de faire*. Éditions Gallimard. Paris.
- De Queiroz J.M. (1996). Exclusion, identité et désaffection. In Serge PAUGAM « *L’exclusion - L’état des savoirs* ». La Découverte. Paris.
- Elias Norbert (1983). *La société des individus*. Éditions Fayard. Paris.
- Girola Claudia M. (1996). *Rencontrer des personnes sans abri. Une anthropologie réflexive*. Politix. Numéro 34. Paris.
- Girola Claudia M. (2011). *Actualité sociales hebdomadaires*. Paris.
- Goffman Erving (1975). *Stigmate, les usages sociaux des handicaps*. Éditions de Minuit. Paris.
- Goffman Erving (1979). *Asiles. Études sur la condition sociale des malades mentaux et autres reclus*. Trad. de Liliane et Claude Lainé. Éditions de Minuit. Paris.
- Halbwachs Maurice (1997). *La mémoire collective*, édition critique établie par Gérard Namer. Albin Michel. Paris in Sophie Rouay-

Lambert, *SDF et citadins dans l'espace public*, Les annales de la recherche urbaine, n°90. Paris.

Le Breton David (2008). *L'interactionnisme symbolique*. Editions PUF. Paris.

Mauss Marcel (1950). *Sociologie et anthropologie*. Éditions PUF. Huitième édition, 2008. Paris.

Pichon Pascale (1996). *Survivre la nuit et le jour, la préservation de soi face aux circuits d'assistance*. Politix. Volume 9. Numéro 34. Paris.

Simmel Georg (1908). *Digressions sur l'étranger*, l'Ecole de Chicago. Editions Aubier. Paris in Abdellatif Chaouite (1997), *l'étranger une figure mouvante*, Ecartis d'identité, n°81. Paris.

Strauss Lévi (1955). *Tristes tropiques*, PLON. Paris.

Strauss Lévi (1950) in Introduction à l'œuvre de Marcel Mauss in Marcel Mauss, *Anthropologie et sociologie*. Editions PUF. Huitième édition, 2008. Paris.

Weber Max (1919). *Le savant et le politique*. PLON. Collection 10/18. Paris.